

Nixon ouvre les vannes

Henri Beley

Par sa politique cauteleuse, Nixon était si bien parvenu à endormir le mouvement anti-guerre aux U.S.A. qu'il a cru pouvoir impunément défier l'opinion publique. Or, contrairement à ses prévisions, l'agression au Cambodge a déclenché dans toutes les universités du pays un vent de colère auquel l'assassinat de quatre étudiants par la garde nationale a donné une ampleur qui dépasse de loin tout ce qu'on connaissait jusqu'ici.

Masses et avant-garde

Classiquement à la pointe de l'opposition, l'avant-garde étudiante est suivie, cette fois, par la masse des étudiants et des professeurs : l'ordre de grève générale a été suivi dans toutes les universités avec une telle unanimité que les gouverneurs, effrayés, ont jugé plus prudent de demeurer dans leur Etat plutôt que de se rendre à l'invitation de Nixon. Etat d'urgence décrété dans le Maryland ; police locale débordée dans le Wisconsin ; forces de l'ordre intervenant, baïonnette au canon, dans le Kentucky ; camions des centres de formation militaire et bâtiments universitaires incendiés ; nombreux blessés dans de violents affrontements ; universités occupées ; paralysie totale de l'enseignement supérieur ; fin prématurée de l'année scolaire proclamée par les autorités universitaires de crainte de voir leurs locaux mis à sac ; manifestation monstre devant la Maison Blanche composée presque exclusivement d'étudiants : bref, les étudiants réagissent partout avec une détermination insoupçonnée. Tandis que des dizaines de milliers d'entre eux qui, jusqu'ici, n'avaient encore pris part à aucune manifestation viennent gonfler les rangs de l'opposition pacifiste, l'avant-garde voit ses effectifs grossir et réagit avec une violence accrue à la violence institutionnalisée. Les « casseurs » ne sont plus désormais « une poignée d'enragés

». Cette évolution brutale est d'autant plus intéressante que la société américaine est beaucoup plus violente, dans toutes ses manifestations extérieures, que les sociétés capitalistes européennes. La promptitude avec laquelle les policiers américains dégainent et tirent n'est que l'expression la plus spectaculaire d'une violence quotidienne que la plupart des Européens ne soupçonnent guère : aux U.S.A., les livres de la « Série Noire » ne sont pas des ouvrages de fiction. C'est pourquoi toute protestation non superficielle prend aux U.S.A. un caractère nécessairement violent, comme le démontre l'action des Panthères Noires face à une police qui assassine ses leaders en toute impunité. Réciproquement le pacifisme traduit un manque de conscience politique : pour qui connaît l'Amérique, toute protestation « molle » exprime une conscience « molle ».

Une nouvelle période s'ouvre

C'est pourquoi les réactions actuelles à la politique de Nixon marquent la fin d'une période. Les renforcements et de l'extrême gauche et de la masse contestataire pacifiste, traduisent tous deux la crise profonde que traverse toute la société bourgeoise américaine. Tandis qu'une fraction grandissante de l'opposition passe de l'« instinct » politique à la conscience politique, la « majorité silencieuse » passe, de son côté, du sommeil politique à la « contestation », du manque de conscience à une prise de conscience encore « molle », certes, mais qui ira se durcissant. D'où l'effroi des classes dirigeantes qui se trouvent désormais divisées en deux camps sensiblement égaux ; (division qu'exprime bien l'opposition de la moitié des sénateurs à la politique gouvernementale ou l'ordre donné par le maire de New York de faire mettre tous les drapeaux en berne, ou encore la chute des cours enregistrée à Wall Street).

Tandis que les « colombes » cherchent désespérément à désamorcer la violence accrue de l'extrême gauche par l'application d'une politique souple (retrait du continent asiatique et établissement d'une ceinture de sécurité passant par les îles limitrophes), Nixon, de son côté, en bon porte-parole du complexe industriel-militaire et des pires forces réactionnaires et racistes, s'en prend — tel Thiers face à la Commune de Paris — à l'« anarchie » qui règne dans le monde. Lorsqu'on se rappelle les accusations incendiaires lancées depuis des mois contre l'extrême gauche américaine, on est frappé par la corrélation qui existe désormais officiellement entre la politique intérieure américaine et sa politique étrangère. Cette « anarchie » à laquelle Nixon, en bon « gendarme du monde », veut mettre fin, elle ne règne pas seulement dans un nombre croissant de pays où les peuples prennent les armes et luttent pour leur libération ; elle n'affecte pas seulement tous les pays industrialisés d'Europe : elle secoue désormais le bastion même de l'impérialisme. En intervenant au Cambodge, c'est donc aussi aux U.S.A. que Nixon contre-attaque. Car l'Amérique est un empire mondial ; en assassinant des Cambodgiens et en assassinant des étudiants et des militants noirs américains, c'est le même ennemi que Nixon tente d'écraser.

« Vauriens » et « casseurs »

Il ne faut donc pas s'étonner si la terminologie qu'il emploie nous est si familière. Ainsi parle-t-il des « vauriens » qui « brûlent

les universités, recourent à la violence, terrorisent leurs condisciples », ajoutant même (dans sa conférence de presse, où les journaux ont vu, curieusement, une « excuse » pour avoir employé des mots inconsiderés !) que « **le qualificatif de « vaurien » est peut-être un mot trop gentil pour désigner ce genre de personnages, et c'est à eux que je faisais allusion** ». A eux, et, non pas, précise-t-il. « **à tous ceux qui ne sont pas d'accord avec moi** » ! Mais où passe la frontière ? Nixon se garde bien de le préciser et pour cause, car aux U.S.A. comme ailleurs, les « gauchistes » (ou « casseurs », ou « vauriens ») ne font qu'exprimer un mécontentement qui va s'amplifiant. En cherchant à séparer les « vauriens » qui « **se mettent à lancer des pavés** » (c'est Nixon qui parle !) de la masse d'une opposition qu'il voudrait sage et mesurée, Nixon emploie une très vieille tactique aujourd'hui familière à l'opinion publique française...

Reste à savoir s'il parviendra à ses fins. Enfoncé jusqu'au cou dans une initiative brutale qui a fait voler en éclats la vitrine légaliste de la « démocratie » américaine, Nixon a déclenché un processus objectif qui ne permet pas aux initiatives individuelles, si « sages » soient-elles, de faire machine arrière. Désormais, de nouvelles vannes sont ouvertes et les classes dirigeantes américaines n'ont plus d'autres ressources « raisonnables » que d'édifier à la hâte de nouvelles digues — si toutefois leurs dissensions internes le leur permettent... □